

## Liberté

### Au revoir et à samedi matin...

Jacques Belleau

---

André Belleau (1930-1986)  
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : [id.erudit.org/iderudit/31107ac](http://id.erudit.org/iderudit/31107ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Belleau, J. (1987). Au revoir et à samedi matin.... *Liberté*, 29(1), 58-60.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# TÉMOIGNAGES

JACQUES BELLEAU

## Au revoir et à samedi matin...

Mon ami André était également mon frère. Il était de deux ans mon aîné et nous avons conservé depuis l'adolescence des compli-  
cités et des affinités qui ont résisté aux aléas de la vie.

Se sachant condamné depuis quelques mois, il ne cessait de répéter que sa mort n'avait rien de dramatique. Il me permettra d'être en désaccord total puisque son décès est une injustice criante et une tragédie. Une partie de moi-même est disparue avec lui; une partie de ma vie, de mon passé, n'a plus le même sens.

Plusieurs ont mentionné son amour, sa passion de la vie comme pour souligner cette tragique ironie: la vie se refuse à ceux qui veulent l'accaparer dans son entier. Oui, André aimait la vie, il attendait tout d'elle sauf cette ultime trahison.

Cet intellectuel à la culture prodigieuse et à l'intelligence lumineuse, se prenait rarement au sérieux. Une vieille sagesse, presque de terroir, lui interdisait toute prétention, toute vanité. Il était demeuré, quasi volontairement peut-être, un éternel adolescent aux comportements parfois imprévisibles, plein de naïveté (feinte à l'occasion), encore capable de s'émerveiller et de refaire le monde régulièrement.

J'allais lui rendre visite habituellement le samedi matin et, autour de la table de cuisine, nous vidions quelques cafetières et nous passions des heures à solutionner les grands problèmes du Québec et de l'univers.

Son érudition ne cessait d'étonner ceux qui ont eu la chance de le côtoyer. Aucun dogmatisme, aucun exclusivisme dans ses intérêts et ses goûts qui étaient sans frontières. Il y a quelques années à peine, il avait conservé suffisamment de jeunesse pour relire en

pleine nuit un album de Tintin et joyeusement réveiller ses proches par ses éclats de rire tonitruants.

Adolescent, il avait écrit un conte de Noël qui avait scandalisé nos parents, parce que licencieux disaient-ils, ainsi qu'un roman inachevé intitulé *L'Invasion des lunettes de corne*, qui avait pour thème l'arrivée massive au Québec d'intellectuels français après la guerre.

Quelques années plus tard, au début des années cinquante, il collaborait à une petite revue qui avait pour nom *Fantasia* et, pour le plaisir de ses lecteurs, il avait imaginé l'existence d'un poète de génie, Edouard Méchin, qui aurait vécu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et dont l'œuvre, qu'on croyait avoir été détruite lors de la Révolution, venait d'être miraculeusement retrouvée. Pour démontrer le génie de Méchin, André avait inclus dans son texte quelques poèmes tout à fait farfelus où «plouc» rimait avec «flouc», et «flac» avec «plac». Cette joyeuse imposture l'avait fait bien rigoler puisque personne, semble-t-il, ne l'avait découverte.

Il avait une passion peu commune pour le roman policier et dans sa bibliothèque gigantesque, une section spéciale lui était réservée, au milieu de savants bouquins. Je doute d'ailleurs qu'il existe à Montréal une collection privée de romans policiers équivalente à la sienne.

Comme il était discret sur lui-même, peu de gens savent qu'il avait été pianiste à ses heures et qu'il pouvait interpréter de façon à peu près convenable quelques *Préludes* de Chopin, ou qu'il avait pris des leçons de chant et que, doué d'une voix superbe, il chantait divinement les mélodies de Fauré, Duparc, Debussy, etc. En certaines occasions, rabelaisien depuis toujours, il pouvait remplacer *Après un rêve* de Fauré et *L'Invitation au voyage* de Duparc par un impressionnant répertoire de chansons égrillardes ou chansons de salle de garde issues d'une vieille tradition française. Les soirées de famille se terminaient rarement sans qu'il entonne de sa voix de stentor une retentissante *Marseillaise* et, spécialement au temps des fêtes, un vibrant *Minuit chrétien*.

Il aimait beaucoup la musique allemande, en particulier celle de Brahms, et il lui consacrait religieusement plusieurs heures d'écoute par semaine. Il se délectait également des chansons de Trenet (il l'adorait depuis son adolescence) et des mélodies de Cole Porter et de Gershwin.

Il avait un énorme respect pour l'intelligence et également pour les consciences. La lutte anticléricale des années cinquante s'est faite

chez lui sans sectarisme. Sa compréhension et son acceptation inconditionnelle de l'homme dans toutes ses composantes, y compris les dimensions religieuses et mystiques, lui interdisaient toute forme d'intolérance. D'ailleurs, à la suite de lectures et d'études considérables, il avait acquis une connaissance approfondie des principales religions de l'humanité. A l'occasion d'un voyage que nous avons fait au Maroc, il avait, lors d'une discussion, longuement expliqué certains préceptes coraniques à ses amis musulmans déconcertés.

André était un homme de fidélité profondément attaché à la terre québécoise, à ses racines, à sa famille, à ses amis. Il vouait à la France, à la langue et à la culture françaises, une dévotion passionnée sans jamais pour autant refuser l'Amérique et plusieurs de ses valeurs.

Pour terminer, mon cher André, j'aimerais te dire combien je t'aimais. Je ne crois pas te l'avoir jamais dit quand tu étais là. On arrive toujours trop tard pour dire ce genre de chose.

Peu avant ton départ, tu m'as parlé de l'Absolu, de Dieu et de ta conviction que la vie finirait par avoir le dessus sur la mort. Ceux qui comme moi partagent cette espérance, savent que, où que tu sois, tu es resté avec nous. Et comme le disait Fernand Ouellette: «Pouvoir penser à toi restera pour nous un don de la vie».